

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre VI

Notre intrigue allait porter ses fruits, car le Président était plus résolu que jamais à abandonner un gouverneur qui ne lui était pas absolument dévoué lorsque le hasard rendit tout notre travail inutile en facilitant l'accomplissement de nos désirs d'une façon telle que, même si nous n'avions rien fait pour cela, le résultat eût été le même. Seulement ce triomphe provoqué par le destin et réalisé sans notre intervention, nous coûta moralement beaucoup plus que la réalisation de nos projets. Le hasard coupe les noeuds gordiens sans songer aux conséquences.

Je me trouvais un soir au Club du Progrès, jouant avec les amis habituels, lorsque Cruz, le domestique du gouverneur, entra dans la salle et m'apprit la nouvelle que Camino venait d'être pris d'une attaque d'apoplexie, et que, selon toutes les apparences, il était mort ou agonisait. Le Docteur Orlandi, appelé aussitôt, ne donnait pas d'espoir selon lui, la mort avait été foudroyante.

- *Où est-il ? Chez lui ?*

- *Non ! Et c'est le pire !*

Selon ses habitudes plébésiennes, Camino avait passé sa dernière heure dans un lieu inavouable.

Sans dire un mot à mes compagnons, je sortis, donnant ordre au domestique de se taire et d'aller prier le commissaire de service de venir me rejoindre sans perdre un moment à la maison vers laquelle je me dirigeai. Je courus chez un loueur de voitures, j'ordonnai d'atteler un grand tombereau et, au galop, je me fis conduire dans la banlieue nord, dans une des maisons de laquelle était mort le gouverneur. Il était une heure du matin quand j'arrivai : la ville dormait, et, heureusement, il n'y avait pas une âme dans les rues. D'eux agents de police, appelés par l'esprit clairvoyant de Cruz, montaient la garde dans la salle sans savoir ce qui se passait et me prenant pour un particulier, ils essayèrent de m'empêcher d'entrer, Je fus heureux de la discrète précaution du domestique car, dans ces circonstances, il fallait agir avec beaucoup de tact.

Dans la maison, il n'y avait pas d'autre homme que le Docteur Orlandi, assis à côté d'un lit défait dans lequel gisait le gouverneur. Il était mort.

- *Qu'allons-nous faire ? – me demanda-t-il en italien, tout étonné par cette catastrophe inattendue qui avait lieu avec si peu de noblesse.*
- *L'emmener chez lui, le plus discrètement possible, quand arriveront Cruz et le commissaire de service.*
- *Mais c'est une terrible responsabilité!*
- *Que voulez-vous, docteur, ce n'est pas nous qui l'avons amené ici. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de dissimuler les choses.*

Quelques moments après, mon subordonné, le Docteur Orlandi, Cruz et moi nous sortîmes le cadavre et le mîmes dans la voiture. Le cocher fut menacé des plus sévères châtiments s'il disait un mot, de même que les gens de la maison qui, par bonheur, étaient soumis à la police et sous sa surveillance. Pendant le trajet, je donnai mes instructions au commissaire de service : il devait faire mobiliser les polices et la Garde des Prisons dans toute la province, pour étouffer immédiatement le plus léger trouble qui pouvait se produire quand, la nouvelle deviendrait publique. La situation était à nous, à moi, et il ne s'agissait pas de la perdre, ni même de la compromettre ...

Cruz ouvrit la porte de la maison du gouverneur et Orlandi, moi, le domestique et le cocher, nous portâmes le cadavre jusqu'à sa chambre et le mîmes au lit.

Maintenant, comment aviser la famille? Nous nous concertâmes immédiatement au sujet de ce que nous allions dire : « *Camino se sentant mal, avait appelé son domestique, lui défendant d'alarmer les siens et lui ordonnant d'appeler le D^r Orlandi. Cruz, en passant devant le Club, était entré voir si le docteur s'y trouvait comme c'était son habitude, et me voyant, avait jugé bon de me mettre au courant afin que j'appelasse Orlandi avec plus de rapidité. J'étais sorti, par déférence. Nous avons rencontré le docteur et, tous les trois, nous étions accourus dans une voiture chez Camino ... Mais, malheureusement, à notre arrivée, il était mort.* » Et c'est ce que nous racontâmes.

On peut imaginer le bouleversement de cette maison, jusqu'alors calme, les sanglots des femmes, les allées et venues des domestiques, les questions, les exclamations, les lamentations. Une heure après, les parents, les amis accouraient, désolés. Ce n'était pas

seulement un parent, un ami, qui mourait, mais un gouverneur ! ...

Notre version fut parfaitement admise dans les premiers moments et personne ne mit en doute que les choses ne se fussent passées ainsi.

Je m'occupai de prévenir le vice-gouverneur Correa qui dormait profondément, sans se douter de ce qui se passait.

- *Vous voilà gouverneur, mon ami ! –* lui dis-je.
- *Quoi ? Il y a eu une révolution ?*
- *Mais non ! –* répondis-je en riant.
- *Il a démissionné, alors ?*
- *Oui, chez Maritski !*
- *Que me dis-tu là ?*

Je lui racontai l'événement. Il ne dit pas un mot, mais il avait la figure rayonnante. Il vêtit en une seconde sa minuscule et nerveuse personne, et sortit avec moi pour courir à la maison mortuaire.

- *Dites, don Casiano, je conserverai la direction de la police ?*
- *Evidemment, en voilà une question !*
- *Et je serai député à la première élection ?*
- *Si cela dépend de moi ...*
- *Non. Répondez catégoriquement, oui*

ou non. Sans cela ... Vous savez que je tiens la province en main.

- *Bah ! Je ne voudrais pas être ton ennemi ! Tu seras député national ! –*
– et il me tutoyait – *Camarade, jusqu'à la mort.*
- *Parole ?*
- *Parole d'honneur !*
- *A la première élection ?*
- *A la première ! N'insiste donc pas ! Tu sais que je suis ton ami.*

Ce jour-là parut sans que nous eussions dormi. Dans la chambre de Camino, il y avait plus que partout, une odeur d'enterrement, d'humidité, d'atmosphère à laquelle se mêlait la fumée capiteuse du benjoin, de l'encens et de la « pipe », comme disait *petite mère* en parlant du cigare.

Correa signa son premier décret – comme gouverneur provisoire – pour déterminer les honneurs qui devaient être rendus à son prédécesseur pour ses funérailles : le drapeau à mi-hampe sur tous les édifices publics de la province, l'escorte de la Garde des Prisons, la présence du Pouvoir Exécutif qui chargeait le ministre de l'intérieur de prononcer l'oraison funèbre ... La Chambre, de même que le Pouvoir judiciaire, résolurent

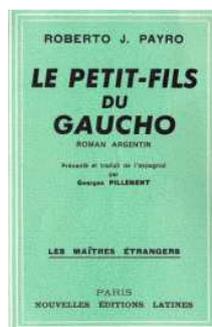
d'assister en masse aux obsèques. Il se préparait une manifestation de deuil comme on n'en avait jamais vue, d'autant plus que Camino étant allié à toutes les familles représentatives de la province, entraînerait derrière son cercueil une bonne partie de l'opposition, les passions se taisant devant le silence du sépulcre.

De cette magnifique cérémonie je ne veux rappeler qu'un détail. Le ministre de l'intérieur, Gonzalez Medina, termina son oraison funèbre en disant avec ingénuité ou avec une malice dissimulée :

- Il est tombé au poste d'honneur, en maintenant très haut le drapeau de ses convictions. Pleurez, mais imitez cet exemple, citoyens !

Ce fut la première et dernière fois que je dus faire un effort pour ne pas rire dans un cimetière.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>